

—Je cherche des mots pour vous remercier, mais je suis si émue, si troublée que je n'en trouve pas ; ne croyez pas...

Il l'interrompit :

—Je crois que tu es émue, en effet, ta voix me le dit, et j'en suis bien aise, c'est une promesse que tu feras ce que tu pourras pour me satisfaire. Maintenant autre chose : as-tu écrit à tes parents ?

—Non, monsieur ; je n'ai pas pu, je n'ai pas de papier...

—Bon, bon ; tu vas pouvoir le faire, et tu trouveras dans le bureau de M. Bendit, que tu occuperas en attendant sa guérison, tout ce qui te sera nécessaire. En écrivant, tu devras dire à tes parents la position que tu occupes dans ma maison ; s'ils ont mieux à t'offrir, ils te feront venir ; sinon, ils te laisseront ici.

—Certainement je resterai ici.

—Je le pense, et je crois que c'est le meilleur pour toi, maintenant. Comme tu vas vivre dans les bureaux où tu seras en relation avec les employés, à qui tu porteras mes ordres, comme d'autre part tu sortiras avec moi, tu ne peux pas garder tes vêtements d'ouvrière, qui, m'a dit Benoist, sont fatigués...

—Des guenilles ; mais je vous assure, monsieur, que ce n'est ni par paresse, ni par incurie, hélas !

—Ne te défends pas. Mais enfin comme cela doit changer, tu vas aller à la caisse où l'on te remettra une fiche pour que tu prennes, chez Mme Lachaise, ce qu'il te faut en vêtements, linge de corps, chapeau, chaussures.

Perrine écoutait comme si au lieu d'un vieillard aveugle à la figure grave, c'était une belle fée qui parlait, la baguette au-dessus d'elle.

M. Vulfran la rappela à la réalité :

—Tu es libre de choisir ce que tu voudras, mais n'oublie pas que ce choix me fixera sur ton caractère. Occupe-toi de cela. Pour aujourd'hui je n'aurai pas besoin de toi. A demain.

XXVII

Quand à la caisse on lui remit, après l'avoir examinée des pieds à la tête, la fiche annoncée par M. Vulfran, elle sortit de l'usine en se demandant où demeurerait cette Mme Lachaise.

C'était place de l'Eglise que Mme Lachaise avait son magasin, incontestablement le plus beau, le plus coquet de Maraucourt, avec une montre d'étoffes, de rubans, de lingerie, de chapeaux, de bijoux, de parfumerie qui éveillait les désirs, allumait les convoitises des coquettes du pays, et leur faisait dépenser là leurs gains, comme les pères et les maris dépensaient les leurs au cabaret.

—Qu'est-ce que c'est, petite ? demanda Mme Lachaise.

Elle tendit l'enveloppe qui à l'un de ses coins portait imprimée la rubrique : " Usines de Maraucourt, Vulfran Paindavoine."

La marchande n'avait pas lu la fiche entière que sa physionomie s'éclaira du sourire le plus engageant :

—Et que désirez-vous, mademoiselle ? demanda-t-elle, en quittant son comptoir pour avancer une chaise.

Perrine répondit qu'elle avait besoin de vêtements, de linge, de chaussures, d'un chapeau.

—Nous avons tout cela et de premier choix ; voulez-vous que nous commencions par la robe ? Oui, n'est-ce pas. Je vais vous montrer des étoffes ; vous allez voir.

Mais ce n'était point des étoffes qu'elle voulait voir, c'était une robe toute faite qu'elle pût revêtir immédiatement ou tout au moins le soir même, afin de pouvoir sortir le lendemain avec M. Vulfran.

—Et maintenant, est-ce qu'il faudra vous envoyer ça ? demanda Mme Lachaise.

—Je vous remercie, madame, je viendrai le chercher ce soir.

—Pas avant huit heures, pas après neuf.

A huit heures, Perrine dînait seule à sa table dans la salle commune, une serviette sur ses genoux ; à huit heures et demie, elle allait chercher ses vêtements qui se trouvaient prêts ; et à neuf heures, dans son cabinet, dont elle fermait la porte à clef, elle se couchait un peu troublée, un peu grisée, la tête vacillante, mais au fond pleine d'espoir.

Maintenant, on allait voir.

Ce qu'elle vit le lendemain matin lorsque, après avoir donné ses ordres à ses chefs de service qu'il appelait par une sonnerie aux coups numérotés dans le tableau électrique du vestibule, M. Vulfran la fit venir dans son cabinet, ce fut un visage sévère qui la décora, car bien que les yeux qui se tournèrent vers elle à son entrée fussent sans regards, elle ne put pas se méprendre sur l'expression de cette physionomie, qu'elle connaissait pour l'avoir longuement observée.

Assurément, ce n'était pas la bienveillance qu'exprimait cette physionomie, mais plutôt le mécontentement et la colère.

Qu'avait-elle donc fait de mal qu'on pût lui reprocher ?

A cette question qu'elle se posa, elle ne trouva qu'une réponse : ses achats, chez Mme Lachaise, étaient exagérés. D'après eux, M. Vulfran jugeait son caractère. Et elle qui s'était si bien appliquée à la modération et à la discrétion. Que fallait-il donc qu'elle achetât, ou plutôt n'achetât point ?

Mais elle n'eut pas le temps de chercher, M. Vulfran lui adressait la parole d'un air dur :

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ?

—A propos de quoi ne vous aurais-je pas dit la vérité ? demanda-t-elle, effrayée.

—A propos de ta conduite depuis ton arrivée ici ?

—Mais je vous affirme, monsieur, je vous jure que je vous ai dit la vérité.

—Tu m'as dit que tu avais logé chez Françoise. Et en partant de chez elle où as-tu été ? Je te préviens que Zénobie, la fille de Françoise, interrogée hier par quelqu'un qui voulait avoir des renseignements sur toi, a dit que tu n'as passé qu'une nuit chez sa mère, et que tu as disparu sans que personne sache ce que tu as fait depuis ce temps-là.

Perrine avait écouté le commencement de cette interrogatoire avec émoi, mais à mesure qu'il avançait elle s'était affermie.

—Il y a quelqu'un qui sait ce que j'ai fait depuis que j'ai quitté la chambrée de mère Françoise.

—Qui ?

—Rosalie, sa petite-fille, qui peut vous confirmer ce que je vais vous dire, si vous trouvez que ce que j'ai pu faire depuis ce jour mérite d'être connu de vous.

—La place que je te destine auprès de moi exige que je sache ce que tu es.

—Eh bien, monsieur, je vais vous le dire. Quand vous le saurez, vous ferez venir Rosalie, vous l'interrogerez sans que je l'aie vue, et vous aurez la preuve que je ne vous ai pas trompé.

—Cela peut en effet se faire ainsi, dit-il d'une voix adoucie, raconte donc.

Elle fit ce récit en insistant sur l'horreur de sa nuit, dans la chambrée, son dégoût, ses malaises, ses nausées, ses suffocations.

—Ne pouvais-tu supporter ce que les autres acceptent ?

—Les autres n'ont sans doute pas vécu comme moi en plein air, car je vous assure que je ne suis difficile en rien ni sur rien, et que la misère m'a appris à tout endurer. Je serais morte, et je ne pense pas que ce soit une lâcheté d'essayer d'échapper à la mort.

—La chambrée de Françoise est-elle donc si malsaine ?

—Ah ! monsieur, si vous pouviez la voir, vous ne permettriez pas que vos ouvrières vivent là.

—Continue.

Elle passa à sa découverte de l'île, et à son idée de s'installer dans l'aumuche.

—Tu n'as pas eu peur ?

—Je suis habituée à n'avoir pas peur.

—Tu parles de l'entaille qui se trouve la dernière sur la route de Saint-Pipoy, à gauche ?

—Oui, monsieur.

—Cette aumuche m'appartient et elle sert à mes neveux. C'est donc là que tu as dormi ?

—Non seulement dormi, mais travaillé, mangé, même donné à dîner à Rosalie, qui pourra vous le raconter ; je ne l'ai quittée que pour Saint-Pipoy quand vous m'avez dit de rester à la disposition des monteurs, et cette nuit pour moi seule.

—Tu es donc riche que tu peux donner à dîner à ta camarade ?

—Si j'osais vous dire.

—Tu dois tout me dire.

—Est-il permis de prendre votre temps pour des histoires de petites filles ?

—Ce n'est pas trop court qu'est le temps pour moi, depuis que je ne puis plus l'employer comme je voudrais, c'est long, bien long... et vide.

Elle vit passer sur le visage de M. Vulfran un nuage sombre qui accusait les tristesses d'une existence que l'on croyait si heureuse et que tant de gens enviaient, et à la façon dont il prononça le mot *vide* elle eut le cœur attendri.

Quand elle fut arrivée au bout de son histoire il lui posa la main sur les cheveux :

—Allons, tu es une brave fille, dit-il, et je vois avec plaisir qu'on pourra faire quelque chose de toi. Maintenant, va dans ton bureau, et occupe ton temps comme tu voudras ; à trois heures nous sortirons.

XXVIII

A trois heures, comme il l'en avait prévenue, M. Vulfran sonna Perrine, et ils partirent, en voiture, pour faire la tournée habituelle des usines, car il ne laissait pas passer un seul jour sans visiter les différents établissements, les uns après les autres, sinon pour tout voir, au moins pour se faire voir, en donnant ses ordres à ses directeurs, après avoir entendu leurs observations ; et encore y avait-il bien des choses dont il se rendait compte lui-même, comme s'il n'avait point été aveugle, par toutes sortes de moyens qui suppléaient ses yeux voilés.

Ce jour-là ils commencèrent la visite par Flexelles qui est un gros village, où sont établis les ateliers du peignage du lin et du chanvre ; et en arrivant dans l'usine, M. Vulfran, au lieu de se faire conduire au bureau du directeur, voulut entrer, appuyé sur l'épaule de Perrine, dans un immense hangar où l'on était en train d'emmagasiner les ballots de chanvre qu'on déchargeait des wagons qui les avaient apportés.

C'était la règle que partout où il allait on ne devait pas se déranger pour le recevoir, ni jamais lui adresser la parole, à moins que ce ne fût pour lui répondre. Le travail continuait donc comme s'il n'était pas là, un peu plus hâté seulement dans une régularité générale.

—Ecoute bien ce que je vais t'expliquer, dit-il à Perrine car je veux pour la première fois tenter l'expérience de voir par tes yeux en examinant quelques uns de ces ballots qu'on décharge. Tu sais ce que c'est que la couleur argentine, n'est-ce pas ?

(A suivre)